

De ciel de mer et d'Azur

(Poèmes)



Marc-Philippe NANQUETTE

TOI LE POETE

A toi le poète de banlieue
A toi l'homme au cœur bleu
Le désennuyeur de province
Le vagabond, le désespéré, le Prince
Le troubadour de supers marchés
Le débauché, le va nu pieds,
Le trouvère des zones Industrielles
Le fantôme et l'immortel

Tu sais rendre les gens heureux
Tes yeux sont des bouées
Dans lesquels on a envie de plonger
Tu parles avec le cœur
Tu montres au gens le bonheur
Si tes amours sont éphémères
Ils sont aussi spectaculaires
Car aux autres toujours tu donnes
Le meilleur de toi même et de ta personne
C'est encore ton dernier enjeu

A toi le fou, le déchargeur, le racoleur
Le clown triste et voyeur
Tes mains sont des voyages
Tes sourires sont des messages
Il faut te suivre, il faut t'aimer
Et parfois même te précéder
Mais en allant sur tes portés
A l'unisson, on va jouer.

L'AFRICAINNE

Tes yeux baissés, embués me regardent
Pour me parler, tes airs de chienne battue
me rappellent nos différences, et les hardes
qui t'habillent, te révèlent dévêtue, te révèlent nue.

Tu es née dans la misère, pas dans la solitude.
Ta grande famille africaine est présente
et le sera toujours sous toutes les latitudes
Africaine, tu ne seras jamais mendicante.

Tu te bats pour du pain, avec des pantins.
Veux-tu courir plus vite que le destin
Entre deux périodes de guerre civile
la vie continue, hostile, difficile.

L'important n'est pas le bonheur
Mais surtout le chemin qui y mène
Celui des couleurs, celui de ton cœur
Qui te mènera au mot « je t'aime ».

Africaine, tes yeux baissés, embués me regardent
Il est temps pour toi de relever la tête
Ne te conduit jamais plus comme une batarde
Petit oiseau d'Afrique, tu es une vraie fauvette.

ANDALOUSE

Tu t'habilles de formes courbes qui appellent à la caresse.

Le long des après-midis sans fin, toute parole est superflue
Seul le rêve existe.

Dans les jardins Paradis, tu promènes ton regard andalou.
Tes pieds foulent les graviers roses de soleil.

Tes cheveux jais parfumés de jasmin tombent jusqu'à tes reins.

Ta taille rehaussée de plaisir attire le regard de l'Hidalgo.

Andalouse la musique t'habille, ton éventail t'auréole de lumière
Ta mantille blanche tombe sur tes épaules diaphanes
comme l'eau qui sourd des cascades.

Le hasard, ce mot arabe qui signifie "coup de dés"
mais qui n'existe que dans ton inconscient
t'amène à vivre l'Alhambra, comme le matador le taureau.

Superbe, la prunelle de tes yeux scrute les fontaines
et tu vas paradant jusqu'au soir
Attiser les passions, attirer les envies, attirer les regards
Andalouse.

BELLE

Il est des matins à son réveil
Ou ces yeux sont cernés de rayons de soleil
Et si parfois il en tombe des gouttes de pluie
Très vite elle se ressaisit et très vite les essuie

Et son sourire illuminé de miel
Alors apparaît comme un arc en ciel

Autour d'elle cette aura de bonheur
Resplendit et fait vaincre nos peurs

Elle irradie l'amour, la beauté et la grâce
Elle irradie l'espoir et la joie et l'espace
En quelques instants tout autour d'elle s'illumine
Jusqu'à créer un havre de paix ultime
Ou les hommes apaisés viennent enfin se poser

CHEZ L'VIEUX

Chez l'vieux on mange de la blanquette
Sur la table en toile cirée
Chez l'vieux, Le décor a perpette
Et les années ont passé.

Chez l'vieux, tu t'assois sans parler
et tu bois son café.
Même s'il n'est pas sucré.

Tu l'écoutes et tu te dis
que ce vieux est un homme averti
et que pour la savoir,
pour la connaître, il a vécu la vie.

Chez l'vieux les toilettes sont dehors,
si tu bois des canons, il ne t'en voudra pas
tu pourras y aller, encore et encore
et même y dégueuler, personne te verra.

Chez l'vieux il n'y pas de télé
il a juste de l'eau et un peu de courant

Mais chez l'vieux, les touristes en été
ils arrivent en courant.

Chez l'vieux ils viennent rechercher
le peu d'espoir, le peu d'amour ou le peu d'amitié
qu'ils ont tous perdu dans leurs cités.

AMOUR

Nous refusons la haine.
Et notre coude à coude engendre des logiques
infernales
qui sans jamais se tromper
initient le mot « Aimer »
Je t'aime, je t'aime, je t'aime....

Sans passion, sans espoir, sans joie et sans retour,
le toboggan du siècle tétanise nos jours,
relance nos terreurs, diabolise nos cœurs.
La voie est étroite, éviter les rancœurs.
Je t'aime, je t'aime, je t'aime....

La guerre, spectaculaire prise de conscience
universelle,
Médicament d'une révolte contre les actes de
violences gratuits.
Dernière entrevue qui murmure à l'oreille de l'homme
avant de partir pour l'éternité
Je t'aime, je t'aime, je t'aime...

DESTIN

La veille du jour fatal
il aurait voulu vivre sa vie,
mais jamais un destin final
ne permet d'assouvir ses envies

Le vieil homme en effet s'approchait,
remarquable, énorme, le teint cuivré.
Il allait, abandonné, il entrait
dans le monde sans fin des désespérés.

Héros idéal, voyant isolé,
son sourire énigmatique, réservé,
rayonnait, tel un arc-en-ciel
au firmament de l'immatériel.

La ville s'environnait de brumes,
les longues pluies porteuses de suies,
la bise méchante et importune
l'entraînait au désespoir du puits.

Il allait vers son destin fatal
Il n'avait pas vécu sa vie,
mais jamais un destin final
ne permet d'assouvir ses envies

GUERRE

Ils avaient bouffé du lion, ils grognaient.
Ils voulaient boire encore plus décapant avant de mourir.
Dernière sagesse avant l'assassinat collectif, ils pleuraient.
Les fosses ouvraient leurs gueules, il était temps d'en finir

La guerre, cette farce primitive, fossoyeuse de l'humanité
Ne leur donnait aucun espoir, ne leur laissait aucun répit
Plus d'émotion vive, plus de projet de vivre, plus d'envie
La solitude, la fatigue, les mitrailleuses qui ne cessaient d'aboyer

Le troupeau des hommes attendait son tour pour l'abattoir
Les supplications des blessés entre les charges hurlantes
Telles des chants s'élevaient vers le ciel, plein d'espoir
Pour ensuite retomber dans la boue, noire, froide et gluante

Quelques-uns sans doute, échapperaient au massacre
Et seraient décorés comme pour un dernier sacre.
Aux commémoratives du dimanche, paradant
Les larmes aux yeux et pensant aux manquants
Ils n'oublieraient jamais la terreur et le sang.
Les yeux vides de leurs copains hurlants.
Les clairons, le vacarme de la mort
Les suppliques inutiles et l'enchevêtrement des corps

Enfin

Petit caillou qu'on lance
Ondes qui se découvrent
S'entrelacent, se retrouvent
Comme une gondole qui balance

La vie comme une magie
kaléidoscope de couleurs
Litanie intérieure de nos leurres
au détour des laideurs surgie

Un peu comme un phantasme
Tu apparus dans ma vie
Tel un ange que l'on convie
Pour insuffler l'enthousiasme
Et me redonner envie

Je savais que c'était toi
que je rentrais dans le chemin
qu'il en était fini de mes petits matins
Mais qu'il y aurait des lendemains
Gorgés de bonheur et d'émoi
Grâce à toi

DIEU

Depuis que je t'ai vu, j'ai regardé le monde.
J'ai regardé la terre, j'ai vu qu'elle était ronde.
J'ai vu les animaux, j'ai regardé les hommes
J'ai senti le parfum des cerises et des pommes.
J'ai retrouvé des mots que j'avais oubliés
Comme le mot amour, comme le mot aimer.
J'ai appris à chanter, j'ai appris à danser,
Ma vie est bouleversée, ma vie a bien changé.

J'ai accepté les hommes, ainsi que leurs penchants,
Car je sais qu'au fond d'eux, ils ne sont pas méchants.
J'ai vu des océans, j'ai vu des continents,
Et les étoiles qui brillent, là-haut, au firmament

Depuis que je t'ai vu, je comprends l'Univers
Je comprends les saisons, je n'ai plus froid l'hiver.
Je comprends le soleil, je comprends les éclairs
Je comprends les torrents ainsi que leurs eaux claires

J'accepte la différence, je prône la tolérance
J'accepte l'incohérence, comme une récompense.

J'ai retrouvé la foi, j'ai retrouvé l'espoir
J'ai retrouvé la joie et le sens du devoir
Depuis que je t'ai vu, tu m'as ouvert les yeux
Depuis que je t'ai vu, je te connais, DIEU

IILS N'ÉTAIENT PAS NOMBREUX

Ils n'étaient pas nombreux,
Quelques-uns étaient venus,
Le fils les avait prévenus.
D'autres avaient oublié
Ou bien étaient trop occupés

Ils n'étaient pas nombreux.
Mais ceux qui étaient là semblaient heureux
Ils participaient à son dernier départ,
Et faisaient force comme un dernier rempart

Le fils avait les yeux mouillés,
Il n'avait pas pu l'accompagner.
Lui tenir la main, dans ses derniers instants
Et lui murmurer doucement « je t'aime maman »

Et pourtant il savait que là où elle partait
Là-haut, tout là-haut, à l'Éternel Orient
Elle allait retrouver son demi-dieu, son amant.
Son père à lui, et à elle son mari.

Ils s'étaient rencontrés, ils avaient existé,
Ils s'étaient parfois querellés
Mais surtout s'étaient aimés.
Et lorsqu'il avait disparu
Elle s'était sentie perdue
C'est certainement ce qui l'avait usé,
Le non amour, la solitude, les regrets, le temps passé

J'AI ATTRAPE

J'ai attrapé un coup de soleil
Un coup d'amour
Un coup de merveille
Un coup de toujours
Un coup de réveil
Un coup de tambour
Pour tes beaux yeux qui m'émerveillent

J'ai attrapé un coup de bambou
Un coup de déboire
Un coup de grison, un coup d'y croire
Un coup de beaucoup, un coup de mémoire
Pour tes dessous, pour tes frous-frous

J'ai attrapé un coup de cafard
Un coup de chagrin
Un coup de dollars
Un coup de refrain
Un coup de départ
Un coup de parpaing
Pour toi qui es mon Gibraltar

Je vais quitter ces gens idiots
En sachant que nulle part ailleurs
Je ne trouverai les mots
Pour me donner un monde meilleur

Je vais attraper un coup d'amour
Un coup de mémoire
Un coup de tambour
Un coup de miroir
Un coup de plus tard
Un coup de folie, un coup de fini
Je vais attraper un coup de folie
Un coup de folie, un coup de fini
Je vais attraper, je vais attraper !!!

Je vais attraper, mais c'est fini

J'AI VINGT ANS

J'ai vingt ans, je danse dans ma tête
j'ai vingt ans, mais tu crois peut-être
qu'à vingt ans je ne sais plus faire la fête.

J'ai vingt ans et quand tu me regardes
J'ai cent ans, car tu ne prends pas garde
qu'avec ton regard, mon cœur se lézarde
Et si mes cheveux blancs, garant de mon passé
te paraissent flétris et même dépassés
Sache que j'ai vingt ans et voudrais t'enlacer.

Tu as vingt ans, et tes yeux angéliques
me regardent déjà comme une vieille relique.

Suis-je donc si vieux, suis-je donc si tragique.
Que je ne puisse trouver la voie de notre amour
la voie de ton bonjour, la voie de mon retour.

J'ai vingt ans, je danse dans ma tête
J'ai vingt ans, c'est pour toujours peut-être.

LA LOGE D'EN HAUT

Lorsque je rejoindrai la loge d'en haut
Que cette ultime initiation me montre la lumière
Et que d'en bas comme un cadeau,
J'emporte l'amour de mes frères.

Que je me présente au Grand Architecte
Dans la nudité dans laquelle il m'a créé
Mais aussi porteur des réussites et des échecs
Qui ont jalonné ma vie et m'ont fait avancer

Que les femmes et les amis que j'ai aimés
Se souviennent de moi sans rancœur
Et qu'ils perpétuent ma pensée
En leurs âmes et à la pointe du cœur

Que la mer que j'ai souvent naviguée
Calme, houleuse et parfois en tempête
Roulent ses vagues jusqu'à mon mausolée
Pour s'y briser en une dernière fête

Que les vents porteurs de messages
Caressent ma tombe en bourrasque
Comme ils le faisaient sur mon visage
Qui maintenant est devenu masque.
Enfin que les peintres, les poètes et la musique
M'accompagnent sur le chemin de la rédemption.
Qu'ils soient gais, heureux et lyriques
Eux seuls auront cette permission.

LA MOUCHE

La mouche apprivoisée « charognait » pour son berger
Il regardait Paris, nuit sous un couvercle de fumé.
La ville saturée de cris, semblait soudain environnée de silence
Il réfléchissait, et cherchait au lointain comme une délivrance.

La mouche apprivoisée « charognait » pour son berger,
Il cherchait. Pensait qu'il avait sur elle un titre de propriété
Il errait dans la ville, impuissant, secoué de colère
Il insultait le ciel, les étoiles, le tonnerre et la terre

La mouche apprivoisée « charognait » pour son berger
Elle s'arrêtait satisfaite sans rien manifester.
Elle gardait devant lui une attitude souveraine.
Ses belles lèvres closes faisaient d'elle une reine.

La Mouche apprivoisée « charognait » pour son berger
Ne pas risquer de mourir, avant que d'exister
Loyal sans contrainte il pouvait démolir son idole
Il savait que Dieu ne donne la vie qu'en obole

La mouche apprivoisée devenue dangereuse,
Environnée d'étoiles, de volutes capricieuses
Laissa l'homme sans voix, sans vie, sans futur
Et s'envola royale, vers d'autres aventures

LA MOULE ET L'ESCARGOT

Un froid matin de décembre, sur un étal
une jolie petite moule de bouchot
vit arriver, recroquevillé dans sa coquille
un gastéropode. Drôle d'animal
se dit la mytiloïde en voyant l'escargot.
Mais comme au fond ? elle était bonne fille
pour le réchauffer, à côté d'elle lui fit place.

Mais dans l'échoppe du maraîcher d'à côté
Un grand navet blanc ne restait pas de glace.
Avec des grâces, ronds de jambes et autres simagrées
Il supplia la moule de bien vouloir s'ouvrir.
Mais rien n'y fit, ni les supplications, ni les larmes
du faquin qui espérait bien qu'elle finirait par l'accueillir.

Le gros radis noir son voisin avait d'autres armes
Élégant dans son costume, coquin, et même fanfaron
il espérait par sa faconde arriver à ses fins.
Mais là encore la belle le refusa en son giron.
Pendant ce temps notre escargot bavait et se traînait
pour être au plus près de celle qu'il convoitait
Mais on connaît la lenteur de cet animal.
Et lorsque près du radis et du navet la moule découvrit
une carotte , une belle carotte orangée
Elle ne put résister, et toute grande elle s'ouvrit

Moralité : Lorsque la moule se donne, l'escargot porte des cornes

LA PETITE VIEILLE

Regarde la petite vieille, elle marche à petits pas
Regarde la petite vieille, elle a perdu son homme
Elle trouve que les automnes sont monotones, qu'il fait froid

Il lui reste son chat, sur le canapé, il joue les rois
Les épées, les pachas, les julots, les matois
Mais le soir lorsqu'elle veille devant sa vieille télé
Et que l'horloge comtoise oscille comme en danger
Elle repense à son Louis qui l'avait tant aimé.
C'était au siècle dernier.
Pour lui elle va prier.

Regarde la petite vieille, elle grignote comme un rat,
Ses yeux vides, limpides, presque sans éclat
Ne regardent plus le monde, ne rayonnent plus de joie
Elle a perdu son homme elle a perdu sa foi.
Elle a perdu sa vie et elle n'a plus d'envie.

Au fond du canapé elle attend que la nuit
vienne la délivrer, car elle se meurt d'ennui.
Et sous ses cheveux blancs, qui donc pourrait penser
Qu'il y a plus de soixante ans elle était si jolie.

Regarde la petite vieille et pense un peu à moi,
Toi qui m'as délaissée, toi qui es loin de moi
Car dans quelques années je peux te l'assurer
Tu seras cette vieille un peu triste et usée et fanée

MARIN REVIENT

Lorsque tu verras l'homme descendre la coupée,
Surtout ne t'enfuis pas.
Regarde, regarde, il vient vers toi.

Il a vaincu le froid, il a vaincu la mort
Et n'oublie pas que s'il arrive au port
C'est pour te retrouver, toi qu'il a tant aimé.

Les godillots troués, Il est vêtu de harde,
Son caban est usé et ses joues pleines de barbe.

De ses yeux délavés Il fixe ton visage
et qu'importe si tu n'as pas été sage.

Après tant de mois, il revient de l'enfer
Il a vaincu le temps, il a vaincu la mer.

Sur ces larges épaules, la vie s'est accrochée,
Il a compris qu'enfin, il pouvait espérer.

Et le voilà qui vient en chaloupant.
Ouvre-lui tes bras, retrouve ton amant
Et n'oublie jamais que lui qui t'aimait tant
est revenu pour toi et te faire un enfant.

L'AMITIEE

C'est marrant. C'est marrant l'amitié
A dix-huit ans elle semble éternelle
A vingt ans on se moque d'elle
Et puis la vie nous sépare
Et nous bouscule, parfois sans pitié.

On se retrouve à cinquante ans
Le cœur en bandoulière
On se retourne,
et pour faire marche arrière
on découvre ce qu'est l'amitié
Ce truc extraordinaire, ce machin, cette chose,
Ce sublime sentiment, qui parfois nous expose
et peut nous faire pleurer, aussi bien qu'exister.

L'amitié c'est un brin de muguet
Accroché au bord du cœur
C'est un myosotis, qui jamais ne meurt
C'est un rameau d'amour
Un engagement pour toujours.
C'est ne pas se voir
Mais savoir qu'on existe dans le regard de l'autre

L'amitié lorsque l'on vieillit
C'est un coup de téléphone
C'est bonjour mon ami.

INTERNET

Les fesses en gouttes d'huile, elles ont les seins qui tombent
Mais sont persuadées qu'elles sont encore des stars
Elles cherchent le matou, espérant qu'il succombe
Sans bien se rendre compte qu'il est déjà trop tard
Le dimanche sur le net, elles sortent l'artillerie
Recherchant le pigeon à capturer au lit
Elles cherchent le compte en banque, la carte salvatrice
Qui va les libérer de leur passé si triste
Qui va leur faire penser qu'elles sont redevenues
Des femmes adulées, des femmes absolues
Les Bougresses, les Ogresses,

Les fesses en gouttes d'huile, les seins en gants de toilette
Elles traversent la vie, comme on vit le printemps
Papillonnant ici, refusant l'oubliette
Ne se rendant pas compte qu'elles ont vécu leur temps.
Elles ont des p'tits enfants dont elles doivent s'occuper
Parce que leurs grands enfants les leur ont refilés
Et si ces garnements perturbent un peu leur vie
Elles doivent les accepter, c'est question de survie
Les Bougresses, les Ogresses

Les seins en débandades, et le fessier bien triste
Elles portent des Wonder bras et ont tout un registre
Dont elles jouent sans vergogne, mais qui les rend bien triste
Pour se remettre en selle, mais il y a du travail
Heureusement avec elles, elles ont un attirail

La soixantaine enjouée, elles jouent les midinettes
Prétendent chercher l'âme sœur, l'alter ego, le Prince
Celui dont elles feront, après quelques pirouettes
Le Don juan de quartier, le Don juan de Province
Les Bougresses, les Ogresses.

Les fesses en gants de toilette, et les seins larmoyants
Ressemblent à s'y méprendre aux oreilles de mon chien
Un superbe cocker, peut-être un peu bruyant
D'une grande fidélité et puis je l'aime bien.
Ne tomber pas sur elles, vous n'y gagneriez rien
Alors mes bons amis, lorsque le dimanche soir
Sur votre ordinateur, vous trouverez ceci :

*« Jeune femme, sportive, la cinquantaine épanouie,
Aimant les voyages, cherche homme courtois et généreux »*

Surtout décrochez tout et changer de trottoir
Ainsi vous éviterez la ruine et les soucis
Préférez rester seul, vous vous porterez mieux
Les Bougresses, les Ogresses,
Les Bougresses, les Ogresses

LES MORTS VIVANTS

Ils se laissent nourrir par leurs peurs.
Ils fuient, ils ne voient pas ce qu'ils sont.
Ils ne préservent pas du temps les choses précieuses
Ils ne sont pas drôles, ils ne savent plus rirent
Ils n'ont pas envie de voyages, ni envie d'ailleurs
Jamais ils ne partent, jamais ils ne s'en vont
Ils stagnent, n'ont plus d'idées joyeuses
Ils n'ont plus rien, pas même de boîte à souvenirs

Ce sont les morts vivants

On en croise dans les trains, les métros, les bureaux
On sent qu'ils aimeraient tout rembobiner, tout recommencer
Qu'ils aimeraient retrouver le goût du rêve, le goût du beau
Mais inexorablement le chemin les mène
vers ce qu'ils auraient voulu éviter
l'oubli de savoir dire je t'aime.
Ils sont pressés de partir, de quitter le décor
De fuir la vie, de fuir l'amour, de fuir encore

Les morts vivants

L'HORLOGE

L'horloge va s'arrêter, il est bientôt minuit.
Il y a si peu de temps, les aiguilles marquaient midi
Mais le temps a passé et les heures qui vacillent
Allument dans ma mémoire comme une mélodie
Lancinante et qui revient comme un quadrille.

Qu'ai-je fait de tout ce temps
De ces bonheurs perdus, de ces années de gloire.
De ces rêves branlants
De ces souvenirs factices et illusoire.

L'horloge va s'arrêter et déjà le balancier
Renvoie dans le passé tout ce qui était présent.
Mes amis, mes compagnons, mes amours d'antan
Qu'en ce jour je souhaite ardemment associer
En une dernière ronde effrénée.

LES YEUX OUVERTS

Vous n'avez pu venir, mais vous m'avez aidé
En ce moment pénible, j'ai senti votre présence
 Au moment où j'en avais besoin,
 J'ai compris ce qu'était l'amitié
Et j'ai aussi compris que votre absence
Constructive, comme une thérapie, comme un soin
 Me permettait de vivre cette épreuve
 Et d'en sortir vainqueur.

En voulez-vous la preuve ?

J'ai décidé de vivre, de ne plus supporter
les faux fuyants, l'hypocrisie, la langue de bois
 le quart monde, l'Afrique mendicité
le F.M.I., la banque mondiale, les peuples aux abois
 le misérabilisme exhibé comme une religion
 nous culpabilisant, faisant de nous des cons

Aide-toi et le ciel t'aidera
N'attend pas la main tendue
« doni-doni ! » « Papa cadeau ! »
Lève-toi le matin et qu'Inch Alah
Ne soit pas une excuse à tous tes coups tordus
Lève-toi le matin, fais vivre ta famille
Retrouve ta fierté, elle est tant attendue
Et tu verras là-haut une étoile brille

MANGALANIES

A vous les Mangalanies
De Gambie, du Mali ou bien de Conakry.
Cette ode vous est dédiée
Vous qui nous avez aimé. Vous qui vous êtes données
Avec tant de douceur. Avec tant de bonheur
Avec tant de chaleur
Nous vous avons cueilli
Comme des fruits épanouis. Vous étiez si jolies.
Nous avons butiné votre jeunesse
Sans nous rendre compte de votre tristesse.
Car nous avons oublié
Que la misère seule vous motivait
Que le don de vos corps, généreuse offrande d'or
Vous faisait vivre et vous permettait
Non seulement de manger
Mais aussi de partager
Et de puiser à une culture
Qui vous apporterait un futur
Auquel vos dirigeants ne voulaient
vous permettre d'accéder ?
Afin de mieux vous contrôler.

Mais vous aurez votre revanche
Dans quelques années
Vous dirigerez vos pays
Et là sera votre chance
Au tourisme sexuel, enfin
Vous saurez mettre fin

SAINT-GERMAIN-DES-PRES

(Un soir de blues)

Qu'es-tu devenu mon Saint-Germain-des-Prés
Lipp, le Flore, les Deux Magots
Boris, Sartre, Giacometti, Gréco

Où sont mes souvenirs ? Par où sont-ils allés ?
Et la rue Saint Benoit où le jazz était roi.

Qu'est-elle devenue en ces temps mercantiles ?
La Rose Rouge, le Bilboquet, Le Caméléon,
Ils ont fermé leurs portes et laissé le futile.
Prendre leur place et remplacer leurs noms

L'existentialisme est mort, les galeristes aussi
Les esprits sont partis, ou devenus inféconds
"J'irai cracher sur vos tombes"
Mais de ta trompette, je n'entendrai plus le son
Résonner comme une bombe, s'élever vers les comètes.

Et la rue du Four et la rue des Ciseaux
Et les "4 saisons" et chez "Régine"
Te souviens-tu, mon ami, de nos petits matins
nos rêves étaient un peu comme les échos
de nos pensées frivoles, avec des airs coquins
Nous les savions bien sûr, sans aucun lendemain
Mais nous avons rêvé et le premier métro.
Nous ramenant en banlieue, faisait de nous des rois.

Remplacés, balayés tous mes souvenirs
Ton esprit étudiant à fini par mourir.
Les marques ont pris ta place, le luxe bat le pavé,
Mais qu'es-tu devenu mon Saint-Germain-des-Prés,
En revenant te voir je ne te reconnais plus
Saint Laurent, Hugo Boss, Armani, Lapidus,
ont pris la place de mes fantômes, et les ont enterrés.

Alors avec Ali et ses journaux, on a parlé du passé
et en rentrant chez moi, loin de toi, j'ai pleuré
je t'ai pleuré, mon Saint Germain des Près.

MA FRANCE

Mais qu'es-tu devenue ma France ?
Ma France des sixties, des seventies et même des eighties.
Ma France des trente glorieuses,
ma France de l'insouciance
de la gaité de vivre. Ma France heureuse.

Celle des poètes. Te souviens-tu que Trenet
sur ses refrains nous entraînait
"ses jeunes années couraient dans la montagne
dans les Pyrénées au grand vent d'Espagne"

Te souviens-tu d'Aznavor "j'aime Paris au mois de mai"
Et Nougaro "Oh Toulouse, Toulouse mon pays"

Et toi Gainsbourg, ta marseillaise-reggae
Un peu iconoclaste, mais quelle marseillaise
Comme je la regrette aujourd'hui
Maintenant que tu es parti.

Ma France, le monde entier te trouvait belle.
Mais qu'es-tu devenue ma France, si belle.
Tu es en guerre, les barbares t'ont envahi
Les salafistes, les intégristes,
Tous ces salauds t'ont salie

Oh ma France, est-ce qu'encore tu existes ?

A VOUS MES MAÎTRES

A toi Coluche le Clown et le Marquis
A toi Coluche qui un jour a compris
qu'il valait mieux bosser que de voler
et qu'aux voleurs il fallait leur donner
de l'amour, du bonheur et les restau. du Cœur

En mille neuf cent cinquante-cinq, à toi l'Abbé
Il faisait froid et tu t'es rebellé
A toi l'Abbé, l'Abbé, le Député
Tu as compris qu'un toit c'était plus important
plus important que tout pour vivre, même sans
argent

A toi Brassens, avec ta moustache en godille
Tu as compris à travers tes rimes et tes poèmes
comment rassembler les bourgeois et les bohèmes
Les amoureux des bans publics, l'auvergnat dans ses
guenilles
La mauvaise réputation et les gorilles

A toi Grand Jacques, le trublion de la parole
L'inventeur de mots, le faiseur de musique
Tu es parti un jour, tu as quitté ton public
pour terminer ta vie sur une lointaine atoll
parti comme un Prince
Parti comme un Marquis..... Aux Marquises

TANGO

La séduction des talons hauts
La folle mélodie des corps
Et l'abandon d'un concerto
Dans un ultime effort
Tango

Le souvenir de ton passé
Tout en allant vers un futur
Sans contrainte de se créer
Et en restant toujours si pur
Tango

Une jupe fendue, un chignon noir
Parquet ciré, bandonéon
Lèvres rubis, sourire d'ivoire
Je me souviens de ton prénom
Tango

Tango, tango, tango
Je t'appelais toujours tango
Notre amour allait crescendo
Je te dansais au Casino
Tango

Aujourd'hui je ne reconnais plus
Les rythmes qui affolent les rues
j'ai rangé mon feutre blanc
Et suis rentré dans le rang

Tango

Tango, tango, tu es beau
Tango tu es un drapeau
Tango tu es un flambeau
Tango, je te tire mon chapeau

OASIS

Douce fraîcheur de l'eau qui sourd de mille et une sources
Bruissement limpide qui court et termine sa course
Magie des Oasis, panache de verdure
Havre de fraîcheur, de paix et de repos
Le temps s'arrête et le silence est pur,
Il s'abandonne à l'homme en ultime cadeau.

Minarets, mosquées, et Koubas blanches
Plateaux dénudés, érodés par les vents
Où perlent sous le soleil le quartz et la silice
Oubliés par les anges comme un tapis d'antan
Les dieux dans leurs bontés sur ce pays se penchent
Pour faire d'une terre aride un paradis complice.

L'ombre violette du soir commence à redescendre
Tandis que le couchant s'incendie de rouge pourpre
La voix du *Muezzin* s'élève en un méandre
La ville en gradin dans le calme et la splendeur
Surplombe les palmeraies gonflées comme des outres
Comme le balcon suspendu d'une très vieille demeure.

Les grappes d'étoiles si proches à les cueillir
Le tapis de cristaux de sel sous les rayons de lune
Fantasment en un ballet qui commence à blêmir
Et qui viendrait mourir au bord de la lagune

SOUVENIR

J'ai remis à jour un vieux carnet d'adresses
J'ai retrouvé ton nom et un lot de tendresse
soudain m'a envahi. Et j'ai même eu envie
de te téléphoner pour te rappeler Pavie.

Oui, mais j'ai hésité !
Remuer le passé
Revenir en arrière
Ou bien, tout oublier
Retrouver nos repaires
N'était-ce pas pervers ?

Alors j'ai refermé le vieux carnet d'adresses
Comme on ferme la cage sur folies de jeunesse

Je n'ai pas oublié tes longs cheveux cuivrés
Tombant sur tes épaules avec majesté
Je n'ai oublié tes yeux d'or et d'étoiles
Brillant comme ceux qu'un maître peindrait sur sa toile
Je n'ai pas oublié nos nuits de folies
Nos moments de bonheur au cœur de l'Italie

Le vieux carnet d'adresses rejoindra son tiroir
Mais toi, au fond de moi, seras dans ma mémoire.

L'INFIRMIERE

Elle frappe à la porte de la chambre
Elle entre, souriante, fraîche et jolie
En ce matin froid et gris de novembre
Elle est un rayon de soleil dans ma vie

Bonjour Monsieur, avez-vous bien dormi ?
Je dis que je vais mieux, et puis je lui souris

Elle s'approche de moi et je sens son odeur
Elle ménage ma pudeur et respecte ma douleur
Elle prend ma tension, vaque à ses occupations
Me soignant en douceur, faisant très attention

Elles s'appellent Véronique, Sylvie, Estelle, Maria
Elles sont mes anges blancs, mes fleurs, mes camélias

La journée se termine, elle va rentrer chez elle
Sylvie, Véronique, Maria, ou Estelle
Une autre va venir qui prendra la relève
Et veillera sur moi, jusqu'à c'que le jour se lève
Mes anges sont présents, me rassurent et me bercent

Leur prévenance, leur gentillesse me bouleverse

Demain, c'est la sortie, je vais rentrer chez moi
Mais avant de partir, de retrouver les miens

Je veux pouvoir leur dire, maintenant que je vais bien
Qu'elles ont touché mon cœur, qu'elles l'ont mis en émoi

Que toujours dans la vie, je les admirerai
Qu'à partir de maintenant, toujours pour elles j'aurai
du respect, ainsi qu'une pensée particulière
et veux leur dire merci, merci, mes infirmières.

SIDI BOUSAÏD

Je voudrais habiter dans un petit village
Où le ciel et la terre se rejoignent pour toujours
Je voudrais habiter dans un petit village
Ecrasé de soleil, de tendresse et d'amour

Je voudrais que les hommes cessent de faire la guerre
Qu'ils reconnaissent enfin le parfum du bonheur
Je voudrais que les hommes aient envie de me plaire
Qu'ils apaisent mes peurs, mes sanglots et mes pleurs

Je voudrais que le bleu de tes yeux me regarde
Sans jamais refuser de me donner le temps
Et sans détourner, sans que je n'y prenne garde
Mes espoirs, mes désirs et mes rêves d'enfant

Aventurière mobile, ma vie comme un roman
Se déroulait tranquille, et puis en un instant
Tourment de femme, de reine, tourment d'amour
J'ai succombé à tes rires, à tes toujours.
Montre-moi ce que cachent tes rêves
Emmène-moi dans tes balades obscures
Apprends-moi la langue du soleil qui se lève
Emmène-moi de l'autre côté de tes blessures

ENFANTS SOLDATS

Enfants soldats, entraînés par la folie des hommes.
Enfants d'Afrique, du Libéria ou de Sierra Leone

Vous souffrez de la méchanceté,
De la maladie, de la folie, et de la barbarie
Vous souffrez d'être violés,
De la malnutrition, de la malversation et de la
tradition.

Vous les femmes, sous le couteau du boucher
Vous laissez vos espoirs et vos virginités.
Vous garçons, la force de vos glaives
Détruit vos rêves, et jamais ne vous laisse de trêve

Enfants d'Afrique, soldats perdus
Enfants sans âge, sans visage, emplis de rage
Soldats d'Afrique, enfants perdus,
Accrochez un nuage, accrochez un mirage et sortez
de vos cages.

LES GRANDES VILLES

Sans renier les grandes villes, parodies d'opérettes.
Plonger dans la vie transparente, partir à la découverte.

Suivre un sentier.

Entrer dans une grange,
Dans une auberge rénovée,
S'en aller vers l'étrange.

Croire que les chemins de transhumance,
Ne mènent pas tous à la démente.
Admettre que les vérités sont des étapes vers le sacré.

Sans renier les grandes villes, parodies d'opérettes.
Entrer vers le futur, partir à la découverte,
Pour en sortir fortifié.
Aller vers un port de lumière.
Marcher sans respirer.

Croire que les Palais vénitiens,
Les gondoles qui balancent au gré du vent
Sur des bandes de soie bleue
Transfigurent nos âmes de païens
Et nous projettent, doucement, tout doucement
Vers une simple vie à deux.
Sans renier les grandes villes, parodies d'opérettes,
Entrer vers le futur, partir à la découverte.

PAPA

Papa, tu as cru malin de disparaître
Avant que je n'ai pu te connaître
Je n'étais qu'un jeune homme
Pas un gamin, mais pas un homme

Je pensais la vie aventure
Je pensais la vie devanture
Je n'imaginai pas l'avenir
Autrement qu'en éclats de rire

Un jour je me suis réveillé
Ce jour-là, tu m'avais quitté
Je n'avais pas imaginé
Le vide que tu allais créer

C'est au bout de longues années
Qu'acquérant stabilité
Enfin, j'ai pu t'apprécier
Trop tard, car tu m'avais laissé

LA FAUX

Lorsque la faux viendra,
et qu'elle me demandera de passer sous son fer.
Je veux que vous mes frères,
Dans un élan joyeux
vous me fermiez les yeux.

Dites-lui que je n'étais qu'un homme.
Que du mal et du bien je n'étais économe,
mais qu'il vous semble bien,
que du bien sur le mal je donnais ma personne.

Dites-lui que j'ai aimé,
et parfois sans retour.
Dites-lui que j'ai joué,
et parfois sans détour.

Dites-lui qu'ici-bas, j'ai voulu être moi.
Dites-lui aussi, que la vie est sans loi.

Pourtant en vous quittant,
Je n'ai qu'un regret.
La vie est un bonheur,
mais bien peu le respecte.
La vie est un bonheur,
Que seuls les hommes suspectent.

REVIENS

Mais qu'est-il devenu ?
Ce vagabond de l'âme
Cet handicapé du cœur
Ce charpentier de l'espace
Ce poète du cosmos.

Que n'a-t-il souffert pour me quitter ainsi
Ou bien vraiment n'avait-il pas compris ?

Que ce qui nous enflamme
Aussi bien nous fait peur
Mais parfois trouve grâce
S'il nous mène à Lesbos

Reviendra-t-il enfin, cet artiste au cœur lourd
Si sur votre chemin vous le croisez un jour

Dites-lui qu'une femme
A vaincu sa terreur
Et qu'il trouvera sa place
Mais qu'il vienne, qu'il ose.

MAMAN

L'ennemie dans son arrogance étendait sur Paris
Un voile de silence, de violence, et de mépris.

Le peuple exsangue, à genou, affamé,
déjà organisait la résistance.
Sans même se soucier du danger.
Il fallait la sauver, la France.

Première danseuse à « Tabarin »
Elle ne rentrait qu'au p'tit matin
Ses longs cheveux blonds, en cascade
Roulaient sur ses épaules en cavalcade
Ses grand yeux bleus, rieurs, moqueurs
Interpellaient les hommes et leur brisaient le cœur

Elle portait des bas de soie
Pour affoler les bourgeois
Des bas coutures, bien sûr.
Les phantasmes ont la vie dure.

Aujourd'hui, quatre-vingt ans
Elle est en fauteuil roulant
Mais je vois au fonds de ses yeux
La nostalgie de ses vingt ans, Maman.

PROVINCE

Vous étiez ma chérie, un peu province,
J'irai même jusqu'à dire.... un peu bourgeoise.
Mais bourgeoise seulement de province.
Vous étiez ma chérie un peu turquoise.

Vous étiez ma chérie un peu, rétro.
J'irai même jusqu'à dire un peu.... Bloquée.
Mais bloquée jusqu'où ? Pas jusqu'en haut,
Car il me souvient que sur le canapé...

Vous vouliez ma Chérie me présenter,
A votre famille, à vos amis.
Leur donner l'illusion d'un vrai foyer.
Et je ne rêvais que d'autonomie.

Vous vouliez ma chérie dans une cage,
Me tenir enfermé, les ailes me couper.
Je n'ai jamais été vraiment sage,
Ma raison toujours, était la liberté.

Vous avez ma chérie, un peu province,
Mis un frein à la passion, à l'amour.
Vous avez ma chérie, un peu province,
A l'aventure mis un point sans retour

MADAME

Vous avez de beaux yeux Madame,
ils me feront mettre à vos genoux.
Vous avez de beaux yeux Madame,
je crois qu'ils me rendront fou.

Chez vous j'aime tout, Madame, chez vous j'aime tout.
Mais j'aime surtout, Madame,
l'accent de nos rendez-vous.
Vous venez perfide et frivole,
mettre mon cœur à dure épreuve.
Je cours vers vous, je vole,
afin de vous donner la preuve
que j'aime tout de vous, Madame,
que de vous, j'aime tout.

J'aime votre réserve, votre tendresse et vos écarts.
J'aime votre peau, votre odeur et vos départs,
car s'ils me brisent le cœur sur le moment,
ils me permettent de nous retrouver en amants.

J'aime lorsque aguicheuse et mutine
vous arrivez devant ma porte.
J'aime vous retrouver câline,
et après tout que m'importe.
Vous avez de beaux yeux, Madame
et je suis à vos genoux.
Vous avez de beaux yeux, Madame et de vous je suis fou.

LE DERNIER DES GEANTS

Tu es parti le vieux
tu as rejoint Charles, Georges, Claude, Johnny
Pourtant tu semblais éternel
Comme on va les regretter tes ritournelles
C'était toi qui le mieux
savais nous donner dans les moments de notre vie
ou nous avions le spleen, le cafard
un peu de joie un peu d'espoir, un peu d'envie

Tu nous chantais que les femmes étaient for me formidables
Que même dans la bohème nous n'étions pas si minables
Qu'il fallait toujours croire que nous avions du talent
mais aussi que nos vingt ans fuyaient dans le temps
Que les comédiens parcouraient les faubourgs
pour donner la parade à grand renfort de tambours
Et que parfois, même Venise était triste
Tu défendais les Homo comme ils disent
Sur ta vie tu avais juré un jour de l'aimer
Jusqu'au dernier jour de tes jours
Non le vieux, sur ma vie, je ne t'ai pas oublié
Tu es parti mais continue, continue à m'emmener
sur les vieux navires craquant de la coque au pont
Et oui le Vieux, tes ritournelles toujours nous les chanterons

J'étais un Chevalier

J'étais un Chevalier, un pauvre Chevalier
Entre prières et guerres et dans l'austérité
Vivant religieusement et dans le dénuement.

J'avais un manteau blanc pour seul vêtement
Une croix pattée d'un rouge éclatant
L'ornait comme l'aurait fait un diamant.

J'assurai la police des routes et des pèlerins
Qui vers Jérusalem marchaient vers les lieux saints
Je les protégeais des guerriers musulmans
Qui pillaient et les détroussaient dans le sang.

J'étais un Chevalier, un pauvre Chevalier
Et les seules valeurs dont j'étais héritier
Étaient simples : discipline et courage
Elles étaient mon crédo, aussi mon apanage.

Et lorsqu'au siège de Saint Jean d'Acro
Après des heures de lutttes et de massacres
Une flèche ennemie eu raison de ma vie
Au créateur je remettais mon âme et s'en était fini

Pourtant aujourd'hui encore il existe des hommes
Modernes Chevaliers, et qui ont juré
Par la Rose et la Croix qu'à la pointe de l'épée
Toujours ils combattraient l'injustice, l'oppression
Et toutes les tyrannies, qu'elles soient de religions

Sociales, militaires, ou politiques.
De Lumière, d'amour de spiritualité, de vérité
Leur long et pénible chemin initiatique
Les mène à aider, assister et aimer
Leurs Frères et leurs semblables.

Sur l'idéal généré par la charité véritable
Ils vont bâtir leur vie pour accomplir
Leur dépassement perpétuel
Dans l'amour fraternel.

Ils existent ces Chevaliers Rose Croix
Et possèdent trois colonnes
Ces trois colonnes qui sont leur chance
Foi, Charité, et Espérance
Et qui les aident à défendre
Le bien dans le cadre de leur conscience
Ces Chevaliers Rose Croix se conduisent
Avec humilité, bienveillance et vigilance
Ils sont ma descendance.

LE CLOWN

Et voilà, la pièce est terminée
Vous le voyez le rideau rouge est tombé
Et le clown va s'en aller,
Et le Clown va vous quitter
Et s'il vous a fait rire,
S'il vous a fait plaisir
Lui aussi s'est amusé
Même si sans que vous ne le sachiez
Parfois il lui est arrivé de pleurer.

Oh il ne va pas rentrer chez lui
D'ailleurs qu'irait-il faire chez lui
Il y a bien longtemps qu'il n'a plus de chez lui
Sa maison c'était vous, vous étiez son Univers
C'est grâce à vous qu'il voyait le monde à l'endroit
Mais qu'il voyait aussi le monde à l'envers.
Car dans sa tête de drôles d'idées lui trottent
Cela fait des décennies qu'il tricote
Une maille à l'envers, une maille à l'endroit
Et maintenant il l'a fini son Pullover.
Il n'a plus de famille, il n'a plus d'ami
Mais c'est à vous qu'il veut le donner
Maintenant qu'il a fini sa vie

Et voilà, la pièce est terminée
Vous le voyez le rideau rouge est tombé
Et le clown va s'en aller,
Et le Clown va vous quitter

S'il vous a fait plaisir
A votre tour faites-lui plaisir
Applaudissez Applaudissez
Lui aussi s'est amusé
Le rideau rouge est tombé
Le Clown va vous quitter.

DEMAIN JE VAIS PARTIR

Mes frères, mes bons amis, je suis venu vous voir,
Je suis venu vous voir pour vous dire au revoir.
Je pars demain matin sur un très long chemin,
Je pars demain matin rejoindre tous les Saints.

Demain quatre-vingt ans et je fais le bilan,
J'ai supporté le poids du temps et puis des ans.
Je ne veux pas souffrir, je ne veux plus vieillir
Et je pense que pour moi il est mieux d'en finir.

Je veux que vous gardiez de moi la même image,
Celle d'un homme un peu fou et même pas très sage
Je pars demain matin pour un dernier voyage.
Je pars demain matin pour un dernier virage

Demain je vais partir sans regarder derrière
Il doit y avoir des choses dont je peux être fier
Même s'il y en a d'autres qui m'ont jeté à terre
Même s'il y en a d'autres qui m'ont laissé amer.

Demain je vais partir dans un éclat de rire,
Demain je vais partir vous pourrez me bénir
Ne faites pas cette mine, il est temps qu'j'me débine
Ne faites pas cette mine, ne faites pas cette « bobine »

Ne soyez pas si tristes, la vie est un passage
Et je vous laisse ma cave, mes vins en héritage

Lorsque vous les boirez, pensez un peu à moi
Réfléchissez au fait que si j'ai fait ce choix
C'est pour ne pas gêner, c'est pour ne pas baisser
Et partir en vainqueur vers ma dernière demeure

J'étais un gai-luron, même un peu fanfaron
J'étais un vagabond, devenu un vieux barbon.

Et j'ai aimé des femmes qui me l'ont bien rendu.

J'ai parcouru le monde et toujours attendu
Qu'en retour il ne me donne que de l'inattendu.

Je vais quitter ce monde, je veux vous voir sourire,
Je vais quitter ce monde, je veux entendre dire
Il a quitté la scène dans une dernière pirouette
Il a tiré l'échelle plutôt que d'se soumettre
C'était un drôle de type,
mais il avait des tripes
C'était un drôle de type, mais c'était un chic type

AVANCE PETIT HOMME

Avance petit homme, avance
Avance petit homme et devient l'artisan de ta vie
Avance sur les chemins de bonté, les chemins de
bonheur
Avance, avance pour ne jamais être asservi
Avance sur les chemins de ton cœur.
Avance petit homme, avance et respire
Respire l'odeur des délices, respire l'odeur des fleurs.
Respire l'odeur de la joie, respire l'odeur de l'amour
Respire l'odeur d'un matin, respire aussi celle du jour
Respire la nature comme un voile
Respire les rayons des étoiles
Respire les rayons du soleil
Respire le miel des abeilles,
Respire les rayons de la lune,
Avance, avance serein vers la lagune
Avance petit homme, avance vers tes lendemains
Avance petit homme, avance.



Je suis né en 1945 à Paris, j'ai fait une première carrière dans le monde de l'hôtellerie restauration.

Directeur d'hôtels, propriétaire de restaurants.

A 46 ans j'ai effectué une reconversion et repris des études pour devenir ingénieur d'affaires. Pour ces métiers, j'ai beaucoup voyagé.

A la retraite je m'adonne à ce qui a toujours été une passion, l'écriture de livres d'autofiction ; forme de récit dont certaines caractéristiques correspondent à celles de l'autobiographie, mais qui proclame son identité avec le roman en reconnaissant intégrer des faits empruntés à la réalité avec des éléments fictifs.

A ce jour j'en ai écrit et auto édité une dizaine.

Aujourd'hui je vous présente ce petit recueil de poèmes qui font partie des centaines que j'ai pu écrire. J'espère qu'ils vous plairont.

Je sais que je n'aurai jamais de prix littéraire, mais je considère que le simple fait d'assouvir complètement une passion est un bonheur que peu d'hommes réalisent. Je réalise un rêve.

Alors suivez-moi, venez dans mes rêves, dans ma tour d'ivoire, dans ma boutique aux chimères, dans mon antre aux trésors, posez vos bagages et laissez-vous porter par les mots.